

ALPES PITTORESQUES.

20.1384

Description de la

SUISSE

Par MM. Le M^{re} de Chateaufieux, Dubochet, Francini, le Pr^{esid} Monnard, Meyer de Knonau,

N. de Ruttimann, Schnell J^{re} Straumier, le C^{te} de Tscharnet, Henry Zschokke &c.

Paris de l'Esprit et l'Art de l'Architecture, l'Art de l'Ingenieur, l'Art de l'Archevêque, l'Art de l'Evêque, l'Art de l'Abbé, l'Art de l'Officier, l'Art de l'Homme de Lettres, l'Art de l'Homme de Bien.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de M. le D^{re} Alcide de Forestier.



Chapelle de Saint-Jean de Tignes
UR



PARIS.

Chez L. Delloye, Rue des Filles St. Thomas, N^o 3 et 13.

Place de la Bourse.

1855.

CHAPITRE IV.

Gruyère. — Ses anciens comtes. — Les montagnes de Gruyère, ses chalets. — Bulle; Châtel-Saint-Denis; Romont; Rue. — La Val-Sainte; les trapistes. — Caractère et physionomie des populations du canton de Fribourg. Les Quetzons, les Gruverins, les Broyards, les Wuillerins; mœurs, costumes, cérémonies. — Célébrités du canton.

Le lieu appelé Gruyère n'est pas seulement célèbre pour la fécondité de ses pâturages et la production gastronomique que vous connaissez; Gruyère n'a pas que des plaines et des montagnes, elle a une ville, fort modeste il est vrai, puisqu'on y compte à peine un millier d'âmes; mais cette bourgade rappelle comme Fribourg, et mieux qu'elle encore, les souvenirs de temps qui ne sont plus. Que ceux à qui l'image du moyen-âge est chère aillent à Gruyère, ils la reverront non pas silencieuse et morte, mais vivante encore dans l'aspect de son château. Il suffit de visiter le château de Gruyère pour se faire une idée complète de ces temps, à moitié barbares et à moitié civilisés, mais non pas à moitié poétiques, où la ville était tout entière dans le château, et le château l'expression unique de celui qui l'habitait et qui en était le maître. Quand on cherche à refaire, nous dirions presque à reconstruire un de ces comtes de Gruyère du XIV^e siècle, l'imagination recule effrayée devant le géant qu'elle vient d'enfanter. Les fées, les lutins et les sylphes sont autant de mensongères et charmantes créations écloses dans le cerveau malade des peuples, mais les géants sont vrais; les fables rencontrent juste quelquefois, par compensation à l'histoire si souvent fabuleuse. Par exemple, les gens sensés ne se figureront jamais que des hommes de notre tempérament, de notre force et de notre taille, aient été les maîtres du château de Gruyère. A voir ces murailles épaisses et hautes, et ces portes que le temps même n'a pu abattre, et tout cet ameublement de pierre qui en garnit l'intérieur, on comprend tout de suite tout ce que la vie matérielle de ces anciens seigneurs devait présenter d'opposition avec la nôtre. Comme leurs châteaux, les seigneurs féodaux étaient bâtis pour la guerre; ils en portaient l'attirail de fer; ils étaient eux-mêmes des forteresses qu'il fallait assiéger quand les murs étaient tombés: tout était gigantesque chez ces hommes, les habitations, les armes, les mœurs et les habitudes. Dans la plus belle salle du château des comtes de Gruyère, la table et les sièges sont restés, ils s'éternisent comme le château; ses cheminées, larges et hautes de trente pieds, portent encore les traces de ceux qui l'habitèrent; devant cet être immense rôtaient des bœufs, servis tout entiers à ces preux chevaliers. Cette autre salle, triste et froide, mais où le jour pénètre par une ouverture grillée, fut l'oratoire de la belle Luce des Albergeux, maîtresse du comte Jean. Alors, disent les chroniques, toutes ces femmes étaient pieuses et mélancoliques; sans doute, puisqu'elles ne voyaient que leur époux, leur prison, les montagnes et le ciel.

L'histoire de ces comtes de Gruyère ne serait peut-être pas sans intérêt; mais ces détails nous mèneraient trop loin. C'est la guerre qui donna au premier son manoir; c'est la misère qui en chassa le dernier, mort dans l'exil et mort de faim! Fribourg et Berne acquittèrent les dettes du pauvre comte et s'adjugèrent son territoire.

Gruyère, outre son château, n'a rien de remarquable que les ruines éparses sur son sol; sa population est très-pauvre, voilà pourquoi son hôpital reçoit autant d'indigens que de malades. Comme ceux du reste de la Gruyère, les habitans passent la moitié de l'année inac-

tifs; ceux des campagnes émigrent en grand nombre et vont chercher fortune à l'étranger. La révolution française a porté un grand coup à leur industrie de prédilection chez l'étranger; autrefois, les Gruverins avaient le privilège de fournir les *Suisses de porte* à Paris. Le vieux dicton français « il boit comme un Suisse » leur était particulièrement appliqué; il leur est encore applicable. Les Gruverins ne manquent pas d'intelligence et d'activité, mais la contrée ne leur offre que des ressources inégales. Dans la saison propice, ils sont agriculteurs par excellence; si le malencontreux mot de fromage pouvait être sérieusement répété dans un ouvrage qui doit rester grave, que de détails n'aurions-nous pas à donner sur le fameux fromage de Gruyère qui se confectionne dans leurs chalets, dont on a fait de si merveilleuses peintures, si peu véridiques cependant! Tel est le caprice et l'absurdité de l'usage, il laisse de côté la denrée, si chère aux gastronomes, et ne tarit pas sur le chalet, qui n'a guère de vrai que son nom.

Que n'a-t-on pas dit en effet des chalets de la Suisse, ou simplement des chalets de la Gruyère? chaque jour encore n'en fait-on pas une peinture capable d'émerveiller les amateurs des beautés champêtres? On regarde un chalet comme l'accessoire obligé d'une nouvelle Arcadie; c'est le séraphique séjour des habitans d'un autre paradis terrestre. Pour tout auteur de roman ou même d'histoire, le chalet a sa description arrêtée d'avance, il a son programme qu'il faut remplir bon gré malgré. D'abord la situation en est pittoresque, et le point de vue magnifique; il est construit avec goût et symétrie; à sa porte, un joli verger plein de fruits, de fleurs et de feuillage; plus loin, un riant plateau dont l'herbe est toujours fraîche et embaumée; un ruisseau serpente à côté, et ce ruisseau baigne sur ses rives des plantes aromatiques; le chalet, à l'extérieur, est propre, luisant, coquet; il n'y a jamais qu'un beau ciel au dessus du chalet, car imaginez les longues pluies, les grands vents ou quelques tourbillons de neige, et adieu la merveilleuse habitation. Pour parer l'intérieur du chalet, même procédé; l'imagination de ceux qui n'en ont pas vu peut aisément se donner carrière, et quand l'idylle est commencée, il faut l'achever.

Il est convenu que, dans l'intérieur du chalet, la vie ne saurait être ni moins douce ni moins commode qu'à sa porte. D'abord (heureux privilège!) les murailles de bois n'en sont jamais humides; l'ameublement s'y conserve intact; il est d'ordinaire d'un bois rare et choisi, hêtre ou érable. On sent que toutes les pièces d'un chalet sont de plain-pied, et que par conséquent les animaux domestiques s'y présentent volontiers; mais à cela nul inconvénient, on a fait un choix des animaux qui doivent hanter le chalet, de même qu'on lui a fait un ciel, un verger et une source d'eau vive. La chèvre seule doit s'y montrer, et quelle chèvre encore! jaune comme un chamois, avec des jambes noires. La chèvre du chalet est mutine et sauvage, c'est de rigueur; elle a toujours les soies fines et la barbe bien peignée; enfin, on lui attache des *faveurs* aux cornes. Voilà la chèvre du chalet. Après la chèvre, la vache, ordinairement blanche, avec une raie noire transversale. Il est encore convenu qu'il y a des pigeons dans le chalet, et bien d'autres merveilles inutiles à mentionner. Dans ce bienheureux séjour, on n'entend guère que le doux murmure des eaux, le soupir du feuillage ou le gazouillement des oiseaux. Les habitans y vivent de crème et d'œufs frais. La bergère a les mains blanches et ressemble d'ailleurs à toutes les bergères des opéras-comiques français; le berger est un Colin en chemise de batiste. A leurs momens perdus, ils chantent des romances et peignent le paysage. Voilà l'idée qu'on se fait assez volontiers d'un chalet, charmante copie d'un tableau qui, nous le répétons, n'existe pas. Comme nous sommes tenu de dire ici la vérité, la voici :

Ce qu'on appelle chalet dans les montagnes de Gruyère n'est autre chose que l'habitation d'un troupeau de vaches, conduit par un maître *ermailli* (vacher), deux ou trois aides et autant d'enfans. Les femmes ne séjournent jamais dans le chalet; voilà donc l'amour banni de ces lieux charmans! Les ermaillis et leurs troupeaux sont nomades. L'herbe des pâturages qui entourent le chalet est-elle broutée, ou bien les neiges l'ont-elle flétrie, l'ermailli cherche un autre endroit. Ces changemens ont lieu de manière à ce qu'en arrivant aux montagnes, les pâturages les plus rapprochés de la plaine sont broutés. Puis, on monte successivement et toujours, si bien qu'au mois d'août on a atteint les sommets les plus élevés; à la mi-octobre, on ramène les troupeaux en plaine. Alors, adieu les chalets, car si les glaces ne les détruisent pas, la neige les couvre. Veut-on savoir maintenant l'aspect qu'ils présentent dans la belle saison, c'est-à-dire alors qu'ils sont habités, ce qui ne veut pas dire habitables?

Le chalet, que nous pouvons, sans injustice aucune, appeler une étable, n'est pas toujours accessible; il est entouré d'un amas de boue jaunâtre et liquide causée par le séjour permanent du bétail. Mais enfin, si vous êtes parvenu à franchir cette mare infecte, entrez dans le chalet, et vous perdrez pour jamais les rians souvenirs qui s'attachent à son nom. Voilà d'abord l'épaisse truie qui, suivie de tous ses enfans, vous fait cortège jusqu'au rustique foyer, séparé de l'étable par une cloison à hauteur d'appui. Pour le voyageur qui a rêvé le verger, les eaux vives et la sémillante chèvre, voilà déjà le plus désagréable contraste: dans le foyer, un feu rouge et ardent, et sur ce brûlant brasier, une immense chaudière de cuivre, où vous voyez bouillir le lait qui se changera en fromage. Le maître ermailli est là, veillant à la cuisson; il a les bras nus, il fume, il est rouge et noir comme les tisons du foyer. A ses côtés, les enfans barbottent pêle-mêle avec les animaux; les aides de l'ermailli disposent en chantant ou hurlant les fromages dans les ustensiles, et parmi tout cela, l'éclat de la flamme, l'odeur prononcée qui s'en exhale, la fumée des pipes, les cris des enfans, les grognemens du bétail; faites donc de l'idylle là-dessus, si vous osez. Hélas! qu'êtes-vous devenus, chalets embaumés, avec votre frais ruisseau, le roucoulement de vos pigeons, et la riante décoration de vos arbres et de vos fruits!

Quand les habitans de l'étable sont fatigués, ils s'étendent sur la soupente qui leur sert de siège, et voilà leur lit. Quand ils ont faim, ils cassent du biscuit à coups de hache, et se gorgent de petit-lait; voilà leur nourriture. Telle est leur vie pendant quatre mois de l'année, car une fois entré dans le chalet, c'est comme dans l'ancre du cyclope, on n'en sort que la besogne terminée. Il est vrai d'ajouter que, pour ces malheureux, elle se termine toujours trop tôt.

Les chalets de la Gruyère touchent à Bulle, petite ville de quatorze cents âmes, et s'étendent plus loin, jusqu'à Châtel-Saint-Denis, gros bourg de huit cents habitans. Bulle doit son origine à un saint, saint Boniface. Châtel-Saint-Denis a été fondée par un grand homme, Jules César. Après leur origine, nous insisterions davantage sur la beauté de leur situation, si cet avantage ne leur était pas commun avec la plupart des autres parties du canton.

Ceux qui pourraient croire que les sentimens pieux et des habitudes de dévotion sont pernicieux au développement industriel doivent visiter Bulle, il seront détrompés. C'est la ville la plus commerçante du canton, c'est celle aussi dont la population a gardé et observe le plus de traditions religieuses. Bulle a deux églises, un hospice, autrefois couvent des capucins, et, ce qui en est inséparable, un hôpital des pauvres. Dans les états les mieux civilisés, où la philanthropie a pris le pas sur la charité, la sollicitude des gouvernans est satisfaite quand

ils ont su ouvrir au malheur des *dépôts de mendicité*. Les indigens ou les malades qui y sont admis retrouvent partout les traces de leur infortune ; elle est écrite sur la porte de leur asile, qui presque toujours est une prison. Ont-ils encore l'âge et la force nécessaires pour travailler ? on les pousse dehors, sans ouvrage, quitte à leur ouvrir, quelques pas plus loin, si la misère les a jetés sur la voie du crime, les portes d'un nouveau cachot, décoré cette fois du nom philanthropique de maison pénitentiaire, maison de correction, etc. Autrefois, l'esprit chrétien n'était pas si ingénieux à classer les souffrances, à les ranger par catégories ; il ne commençait pas par emprisonner les pauvres pour les soulager. Il leur ouvrait l'hospice, toujours placé à côté de l'église. Celui qui souffre a besoin de se sentir sous l'aile de la divinité ; le vieux catholicisme l'avait compris, voilà pourquoi l'on comprend encore cela chez nous. L'hospice de Bulle est une fondation religieuse ; les pauvres y sont aussi bien dans une église que dans un hôpital ; de leur lit de douleur, les malades peuvent voir le clocher comme un doigt toujours levé vers le ciel. L'histoire de cet hospice remonte haut ; avant d'être couvent, c'était une simple chapelle que saint Boniface érigea de ses mains ; c'est devant la même chapelle que s'agenouillent encore les habitans de Bulle. Dans le pays, on s'y rend en pèlerinage ; notre population aime cette sainte relique, toujours vieille à ses yeux, malgré les réparations qu'elle a subies et les dangers qu'elle a courus. La chapelle des capucins de Bulle est le plus ancien témoin de la dévotion des habitans de tous les environs. En 1805, le feu prit à l'église ; la flamme gagna tout-à-coup le clocher, en dévora la flèche et s'éteignit ; l'édifice demeura intact. Depuis cette époque, ou ce miracle, ainsi que les croyans le disent non sans raison, l'édifice a reçu aux yeux de ceux qui le fréquentent une consécration nouvelle ; leur ferveur, très-concevable, y a multiplié les offrandes. Quand vous visitez la chapelle aux jours ordinaires, vous n'y voyez rien que de très-conforme à la simplicité monacale ; mais, aux grandes fêtes de l'année, la simple chapelle rayonne et s'embellit. Les murailles se déguisent sous les somptueux lampas écarlates et se recouvrent de tableaux de prix ; l'autel se pare d'ornemens en brocart d'or ; voici les candélabres d'argent massif, les ostensoirs en vermeil, et le saint ciboire incrusté de pierreries. La soie et le velours inondent le tabernacle ; c'est une distraction sainte et touchante, une innocente et douce récréation pour nos populations pieuses que ce merveilleux spectacle. Lorsque ailleurs les grandes cathédrales sont dépouillées, que les monumens de la religion et de l'art sont sacrifiés au démon de la spéculation, et que les autels sont nus, parce que la foi est morte, on ne songe pas sans attendrissement à cette petite chapelle de Bulle, dont l'établissement a tenu bon contre les envahissemens de la réforme, et qui a causé ce miracle, d'avoir conservé intacte aux habitans la foi de leurs pères.

Romont, ville de treize cents âmes, sur la route de Fribourg à Lausanne, est encore une gothique bourgade, qui a son château-fort, actuellement demeure du préfet, ses tours et ses remparts, ses églises et son hospice. Les fortifications de Romont remontent au XIII^e siècle ; son comte, à cette époque, était le fameux Pierre de Savoie, dit le *Petit-Charlemagne*.

Rue, chef-lieu d'un autre district, est encore moins remarquable que Romont, et tout ce qu'on pourrait faire pour elle, ce serait de la mentionner, si l'histoire de Rue ne présentait quelques particularités dignes d'être recueillies comme intéressant tout le canton de Fribourg.

Comme Estavayer, Romont, Surpierre et autres endroits, Rue et son mandement se donnèrent à Fribourg par attachement à la foi catholique. On ne sait que penser des historiens qui, dans l'intérêt de Fribourg, ont imaginé qu'elle eût sagement agi en ouvrant les bras à la réforme. Fribourg réformée eût eu le sort du pays de Vaud, et alors, par la force des choses, Berne, à qui d'ailleurs la Suisse doit tant, serait peut-être devenue fatale à son indépen-

dance. Les nationalités se précisent par le culte ; Rue catholique devait, comme tous les autres districts, appartenir à Fribourg ; mais comme pour les autres districts il arriva que, par suite d'anciennes investitures féodales, Fribourg fut mise dans la nécessité de payer le droit d'administrer les populations qui se donnaient à elle. Tous ces districts étaient morcelés en petits fiefs dont il fallut indemniser les propriétaires. Ainsi, en 1538, l'état de Fribourg acquit la *métralie de Rue* (1), de Pierre Métral, ancien avoyer de Payerne, pour le prix de 500 livres, et 4 écus d'honoraire. L'indication des privilèges attachés à cette métralie peut donner une idée des droits inhérens à la possession de seigneuries plus considérables. Son possesseur avait la connaissance et le jugement de tous les procès, le *dix denier* des échutes et des bans, c'est-à-dire sa part dans toutes les conventions, contrats, marchés, etc., sa coupe d'avoine sur tous les tènements paissables, et l'héritage des condamnés à mort.

L'organisation féodale était si compliquée, qu'il faudrait de longs développemens et, dans tous les cas, d'autres forces que les nôtres pour faire luire le flambeau au milieu de ces ténèbres. C'est un dédale de droits d'un côté, de redevances de l'autre, d'attributions seigneuriales et de juridictions dont on ne peut saisir le fil qu'après une longue et subtile étude du régime féodal. L'histoire des villes du canton de Fribourg, et nous pourrions dire de la plupart des villes de la Suisse, est intimement liée à l'histoire du moyen-âge. C'est aux auteurs qui l'ont écrite que nous renverrons ceux de nos lecteurs curieux d'explications plus étendues.

Dans une pareille contrée, les antiquités vous arrêtent à chaque pas. Nous avons déjà eu l'occasion de le dire, c'est surtout la vieille Suisse qu'on va voir dans le canton de Fribourg, terre classique des abbayes et des châteaux-forts. Illens, Bellegarde, la Mollière, Vivy, Everdes, nobles et grandes ruines, qui ont leurs chroniques, et par conséquent leur poésie et leur charme ! Presque partout ici les châteaux ont disparu des campagnes, les abbayes seules sont restées ; c'est à peine si l'on vous signalera quelques ruines de monastère, si ce n'est de celui d'Humilimont, trop célèbre par l'inconduite de ses moines. La Val-Sainte, la plus ancienne des chartreuses de la Suisse, subsiste encore. En 1790, les religieux trapistes français, chassés de leur pays, vinrent s'y réfugier. La chartreuse avait été supprimée ; le bâtiment, situé dans l'enfoncement de la vallée, et où l'on n'aperçoit rien que la terre qui est sous vos pieds et le ciel qui est sur votre tête, leur parut commode pour un établissement ; ils y demeurèrent plusieurs années, priant, travaillant et élevant des petits enfans. Tout parle encore à la Val-Sainte de ces derniers stoïciens du catholicisme, et les murailles qui portent gravées les sentences des livres saints, et l'immense dortoir avec des tombes pour lits. On ne passe pas devant la porte du réfectoire, désert aujourd'hui, sans se représenter aussitôt ces jaunes et osseuses figures des tableaux de Lesueur, sans revoir cette longue procession de vivans squelettes emprisonnés dans leurs blanches robes de lin. Ces trapistes, qui étaient venus peupler la Val-Sainte à nombre de quatre-vingts, ne l'habitèrent pas long-temps ; douze ans après leur arrivée, il n'y avait plus personne ; on ne voyait plus que leurs places dans le cimetière, des croix de bois noir sur les terres fouillées. L'air des Alpes et la rigoureuse sévérité de leur ordre les avaient tous couchés là (2).

(1) Le mot *métralie*, rarement employé dans le vocabulaire féodal, est l'équivalent de *petite seigneurie*.

(2) Les derniers trapistes de la Val-Sainte appartenaient, pour la plupart, aux meilleures maisons de France ; leur abbé était un comte d'Estranges ; il y avait parmi eux beaucoup de militaires. Voici un aperçu du régime de la maison : couchés à sept heures du soir, levés à une heure après minuit, la prière au chœur, à genoux, jusqu'au jour ; ensuite le tra-

Il faut encore citer au nombre des couvens célèbres l'abbaye d'Hauterive, fondée en 1137 aux bords de la Sarine, à deux lieues de Fribourg, et celle de la Chartreuse, *Part-Dieu*, au pied du Moleson, et dont la fondation date du XIV^e siècle.

D'après ce que nous avons dit, on comprend qu'il ne faut pas s'attendre à voir sur le sol fribourgeois des monumens récents. Tout ce que la civilisation y a fait de nouveau, vous le trouverez uniquement dans la capitale. Mais s'il est vrai que l'absence de toute construction nouvelle dans ces bourgades en débris ait tenu jusqu'à présent au manque de communications, s'il ne faut pas l'attribuer à l'incurie et au défaut de lumières des habitans, nul doute que le mal ne soit prochainement réparé. Le gouvernement apporte chaque jour le plus grand soin à l'entretien des routes; il active la circulation sur tous les points: c'est le meilleur moyen de remédier à la vétusté des villes. Une de ces routes, la principale, qui vient de Berne, traverse notre canton par Fribourg et la vallée de Bulle, et va finir à Vevey, au canton de Vaud, sur les bords du lac de Genève; une autre, dite grande route de commerce, qui, par Lausanne, établit les communications de Schaffouse et de Bâle avec Genève et le Simplon, fait un coude sur notre territoire dans les districts de Morat et de Dompière; une troisième lie Fribourg à la France par Estavayer et Yverdon; une autre encore monte au nord vers Bâle et la France. La cinquième, enfin, joint Fribourg à Lausanne par Romont et Rue.

Du reste, nous ne saurions trop le répéter, avec l'activité industrielle s'accroitra probablement le bien-être des populations; mais la physionomie de notre canton disparaîtra de plus en plus. Quand des édifices réguliers auront remplacé la hardiesse charmante de nos constructions gothiques; lorsque chacune de nos villes, transformée déjà en chef-lieu de préfecture, aura sa prison neuve, sa caserne neuve, ses maisons neuves et sa promenade officielle; quand on aura donné à toutes une nouvelle peau, le canton sera régénéré sans doute, comme disent les philanthropes et les économistes, mais il aura perdu ce qui lui donne un caractère et un signalement parmi les autres cantons suisses; en perdant ses ruines, il aura perdu peut-être ses traditions, sa physionomie et, ce qui est pis, ses mœurs. Mais nous nous hâtons trop de nous alarmer de l'avenir réservé à notre pays, cet avenir est loin encore. Il y a quelque chose ici de plus fort et de plus résistant que la pierre de nos vieilles constructions, il y a quelque chose qui dominera toujours les institutions, même les plus récentes et, comme on dit, les plus libérales, ce sont les hommes. On ne parviendra pas, de long-temps du moins, à amalgamer, à confondre toutes ces variétés de race et d'origine que présente la population fribourgeoise. Notre canton n'offre-t-il pas un résumé et comme un échantillon de la population des autres cantons? A Fribourg et dans ses environs, c'est la race du nord, la race féodale et patricienne, presque contemporaine de la conquête. A côté d'eux, vous distinguerez la lignée des anciens cantons, les cantons primitifs: ce sont les mêmes traits, la même gravité presque castillane, le même attachement aux vieux usages et à la religion de leurs pères. Dans d'autres parties du canton, et principalement dans les vallées de Gruyère et sur les bords de la Broie, voici la race romande, les descendans des anciens Bourguignons et des Latins.

Ces différences d'origine, on ne peut plus tranchées, offrent encore une foule de nuances.

vail manuel: métiers divers, soins d'agriculture, éducation des enfans. Pendant l'été, ils ne faisaient qu'un seul repas, composé de pain bis, de légumes cuits au sel, et quelquefois de lait. L'hiver seulement on soupait. Après le travail et la prière, une autre règle principale était d'observer un silence absolu.

Par exemple, trois familles bien distinctes partagent les Romands : ce sont les *Quetzons*, les *Gruverins* et les *Broyards*. Chacune d'elles a ses traditions, ses habitudes et son langage. Ces dialectes ont beaucoup d'analogie avec celui du pays de Vaud ; le patois gruverin est le plus pur et le plus beau. En 1788, il a paru à Fribourg un monument écrit de ce patois, c'est une traduction en vers des *Bucoliques de Virgile* avec le texte latin en regard.

Les *Wullerins* ou habitans de Wully tiennent à la même famille, tandis que leurs voisins, les Moratois, sont Bernois d'esprit et d'accent. Il y a peu d'années encore qu'on rencontrait dans les villages du district de Morat, à Chiètres ou Freschels, quelques vieillards primitifs portant les larges culottes bouffantes, surchargées de rubans à la ceinture et aux genoux, et assez semblables à celles des anciens Suisses. Ces petits traits peignent fort bien la ténacité ou, si l'on veut, l'immobilité de nos populations.

Mais c'est surtout dans la partie allemande du canton que les anciennes habitudes sont le plus fermement enracinées : toujours le même langage, rude, grossier, incorrect, mais non pas sans énergie. Ces hommes-là n'ont guère changé depuis tantôt cinq siècles ; en les voyant, il est impossible de ne pas songer aux anciens habitans d'Uri et de l'Oberland. Voyez dans les solennités les principaux du village se rendant processionnellement à l'église : ils ont sur une veste écarlate l'habit brun à courtes basques ; des pantalons de même couleur, très-étroits, leur dessinent la jambe ; sur l'habit voltige un petit manteau noir ; autour du cou s'arrondit la fraise ou godille espagnole bleu de ciel ; leur tête est couverte d'un chapeau à larges bords orné d'une longue bande de velours à franges d'or. Le costume des femmes n'est pas moins caractérisé, elles sont habillées de noir, avec la même fraise ou godille bleue ; une espèce de toquet qui s'exhausse en forme de schako et d'où pendent deux morceaux d'une étoffe d'or leur couvre à la fois la tête et les oreilles. Sont-elles en deuil ? une ample nappe noire qui se replie en forme de voile leur enveloppe le front, le menton, le cou, et retombe derrière et devant jusqu'à terre : il serait difficile de dire d'où leur est venu ce costume de deuil qui rappelle l'Orient. L'habillement des jeunes filles, plus ouvert et plus gai, s'assortit mieux avec celui des hommes : il consiste en une étroite veste de drap écarlate, passée sur une jupe de même couleur et très-plissée ; sur leur corset montant, lacé de rubans de couleurs tranchantes, descend une longue plaque d'argent retenue sur le cou par une chaîne de même métal, et sur lequel figure l'anagramme N.-S. ; c'est le gardien de leur pudeur, le signe de leur virginité. Leur coiffure très-compiquée ajoute à la singularité gracieuse de ce costume, c'est une couronne d'oripeaux montée sur du feutre à une hauteur de huit pouces ; une longue tresse nattée, couverte de rubans d'une laine rouge ou verte, leur tombe le long du dos et vient se rattacher à la ceinture : comme les hommes et les femmes, elles portent aussi la fraise bleue empesée. Imaginez maintenant une procession de gens ainsi costumés, flanquée d'une poignée de grenadiers en habits taillés à la vieille mode, avec des bonnets à poil qui ressemblent à des bonnets d'évêque, sans oublier le long ruban de drap écarlate qui leur pend entre les épaules ; imaginez cette procession à la suite de la pompe catholique et rentrant dans la gothique église aux toits saillans et noirs, et dont le soleil allume les vitraux et fait flamber la rosace ; imaginez ou plutôt regardez à droite et à gauche du cortège, là des pics de montagnes, là-bas quelque château avec ses tourelles intactes, plus près de vous, quelque limpide ruisseau ou quelque riant verger, et là haut un ciel éclatant et bleu, et partout une nature féérique ; et dites s'il est possible, au milieu de toute cette poésie grandiose et champêtre, et à l'aspect de ce tableau que décorent si bien le site, les créations de la nature, les monumens des hommes et les hommes eux-mêmes ; dites s'il est permis au voya-

geur, au curieux, à l'artiste, de souhaiter la régénération prochaine de ces peuples prétendus dégénérés.

J'aurais voulu présenter aussi avec quelques détails une statistique morale du canton; on y aurait vu combien les procès y sont clair-semés, les délits rares et les crimes inconnus. Sur une population de quatre-vingt-six mille sept cent soixante-neuf âmes, le recensement de 1833, qui a relevé deux mille six cent quatre-vingt-sept naissances, a constaté cent soixante naissances illégitimes. C'est beaucoup peut-être si l'on considère le chiffre absolu des autres naissances; mais, relativement à la population et à certains usages qui autorisent les jeunes gens des deux sexes à se recevoir nuitamment, un tel résultat prouverait plutôt en faveur de l'innocence des mœurs. Dans les états policés, où les lumières sont plus généralement répandues, où la surveillance des parens doit être plus sûrement exercée, on évalue à un neuvième environ du chiffre total des naissances pour une année le chiffre des enfans illégitimes (1).

Depuis la démonétisation de leurs anciens ducats d'or, les Fribourgeois n'ont pas d'autre monnaie que le florin d'argent et des pièces de cuivre (billon).

Dans les transactions industrielles et marchandes, les mesures de capacité et de longueur sont : l'arpent, comprenant cinquante mille pieds carrés; la toise pour le foin, ou dix pieds cubes en tous sens; le grain se mesure en bichets, il en faut deux pour une coupe et quatre coupes font un sac. Dix aunes de Fribourg équivalent à neuf aunes de Paris.

Fribourg a fourni à la Suisse son contingent de célébrités : militaires, savans, artistes, etc. L'un des livres les plus estimés sur les antiquités de toute la contrée, ouvrage aussi intéressant par son sujet qu'il est curieux par sa date, fut écrit au XVI^e siècle par un Fribourgeois, François Guilliman; conseiller aulique et historiographe de l'empereur Rodolphe II. Le célèbre peintre Wuilleret, élève et émule d'Holbein, était né à Fribourg. Le portraitiste Jean Grimoux, contemporain de Rembrandt, et qui de son vivant partagea presque sa renommée, était de Romont. Il nous serait facile d'étendre cette liste et de relever les nombreux titres que peut avoir Fribourg à la triple renommée des armes, des sciences et des beaux-arts; mais il nous suffira d'insister sur ce point, c'est qu'à toutes les époques à peu près, le gouvernement de Fribourg comme ses habitans, tout en conservant la simplicité des mœurs primitives, n'ont jamais négligé de participer au mouvement intellectuel de leur temps. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est, de nos jours encore, ainsi qu'on l'a pu voir, l'amélioration et l'accroissement des établissemens d'instruction publique. A ce sujet, il en est un surtout qui fixe constamment l'attention des autres états sur notre ville; c'est le grand pensionnat des jésuites. Cet établissement a eu le sort de toutes les institutions puissantes et vraiment civilisatrices, on en a dit beaucoup de mal; nous ne nous constituerons pas ici son apologiste, qu'il nous soit permis seulement de dire en finissant qu'il s'est consolidé au milieu de toutes les attaques, que chaque année ajoute à la juste renommée de la haute instruction qu'on y puise, et qu'on retrouve parmi ses douze cents élèves les noms de la plupart des principales familles de France et d'Allemagne.

C'est ainsi que Fribourg semble fidèle jusqu'au bout à la noble destination qu'elle a reçue de son fondateur, celle d'ouvrir une patrie à des étrangers, et de servir de refuge à des institutions qui tombent, à des grandeurs qui s'éteignent!

VICOMTE ALC. DE FORESTIER.

(1) C'est le résultat constaté en moyenne pour toute la France; il est vrai que Paris contribue beaucoup à grossir la donnée proportionnelle: sur trois naissances, il y en a une illégitime.